ALFRED DE VIGNY 1797–1863

Éloa, ou la Sœur des anges

C’est le serpent, dit-elle, je l’ai écouté, et il m’a trompée.
Genèse.

Chant premier. Naissance.

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie ;
À travers la campagne il fuyait d’un pas lent,
Quelquefois s’arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d’un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc pareil à l’imposteur ;
Et, de là, poursuivant sa paisible conquête.
De la Chananéenne écoutait la requête,
À la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.

L’aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s’entendre,
Et tous lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l’on exilait Dieu.
Fils de l’homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l’absence,
Abandonnant sa ville et subissant l’Édit,
Pour accomplir en tout ce qu’on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu’il avait retardée ;
Lazare, qu’il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.

Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
Il partit dans la nuit ; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
C'était Marthe et Marie ; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : Il dort.
Et lui-même en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
Des Séraphins penchés l'urne de diamant.
Invisible aux mortels, vous reçut mollement.
Et comme une merveille, au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Eternel vous porta rayonnante.

De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent ;
Et l'Esprit-Saint sur elle épanchant sa puissance
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante.
S'élever une forme et blanche et grandissante,
Une voix s'entendit qui disait : Éloa !
Et l'Ange apparaissant répondit : Me voilà.

Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple ;
Son beau front est serein et pur comme un beau lis.
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux partagés, comme des gerbes blondes,
Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.

Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles,
Les Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
Et les Vierges ses sœurs s'unissant en cortège,
Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,
Se tenant par la main, coururent pour la voir.
Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture ;
Et des fleurs qu'au Ciel seul fit germer la nature,
Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

« Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
» Heureux le monde offert à ses pas secourables !
» Quand elle aura passé parmi les malheureux,
» L'esprit consolateur se répandra sur eux.
» Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande ?
» Naîtra-t-il d'autres cieux afin qu'elle y commande ? »

Un jour… (Comment oser nommer du nom de jour
Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?
Des langages humains défiant l'indigence,
L'Éternité se voile à notre intelligence.
Et pour nous faire entendre un de ses courts instants,
Il faut chercher pour eux un nom parmi les Temps.)
Un jour les habitants de l'immortel empire,
Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.
« Éloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous :
» Un Ange peut tomber ; le plus beau de nous tous
» N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première
» On le nommait celui qui porte la lumière ;
» Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,

» Aux astres il portait tous les ordres de Dieu ;
» La Terre consacrait sa beauté sans égale,
» Appelant Lucifer l'étoile matinale,
» Diamant radieux, que sur son front vermeil,
» Parmi ses cheveux d'or a posé le Soleil.
» Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
» Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
» Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
» Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieux ;
» La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;
» Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ;

» Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits ;
» Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
» Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
» Nul Ange n'osera vous conter son histoire,
» Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom. »
Et l'on crut qu'Éloa le maudirait ; mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage,
Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir ;
La tristesse apparut sur sa lèvre glacée
Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée ;
Elle apprit à rêver, et son front innocent
De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant ;
Une larme brillait auprès de sa paupière.
Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première !

Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
Et poursuivent les grands dans la pompe des cours ;
Mais au sein des banquets, parmi la multitude.
Un homme qui gémit trouve la solitude ;
Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,
Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.
Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges !
Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges !

Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
Étoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
Délices du Nebel, senteurs du Cinnamome,
Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums,
Pour un Ange attristé devenaient importuns ;
Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
Car rien n'y répondait à son âme attendrie ;
Et soit lorsque Dieu même, appelant les Esprits,
Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
Et montrait dans les cieux, foyer de la naissance.
Les profondeurs sans nom de sa triple puissance ;
Soit quand les Chérubins représentaient entre eux
Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,
Et répétaient au ciel chaque nouveau Mystère
Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,
La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,
La famille au désert, le salut des Bergers :
Éloa s'écartant de ce divin spectacle.
Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,
Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté.

Les Anges ont des nuits comme la nuit humaine.
Il est dans le Ciel même une pure fontaine ;

Une eau brillante y court sur un sable vermeil.
Quand un Ange la puise, il dort, mais d'un sommeil
Tel que le plus aimé des amants de la terre
N'en voudrait pas quitter le charme solitaire,
Pas même pour revoir dormant auprès de lui
La beauté dont la tête a son bras pour appui.
Mais en vain Éloa s'abreuvait de son onde,
Sa douleur inquiète en était plus profonde ;
Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait
Un Ange malheureux qui de loin l'implorait.
Les Vierges quelquefois pour connaître sa peine,

Formant une prière inentendue et vaine,
L'entouraient, et prenant ces soins qui font souffrir.
Demandaient quels trésors il lui fallait offrir,
Et de quel prix serait son éternelle vie.
Si le bonheur du Ciel flattait peu son envie ;
Et pourquoi son regard ne cherchait pas enfin
Les regards d'un Archange ou ceux d'un Séraphin.
Éloa répondait une seule parole :
« Aucun d'eux n'a besoin de celle qui console.
» On dit qu'il en est un… » Mais détournant leurs pas,
Les Vierges s'enfuyaient et ne le nommaient pas.

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
Regarde autour de soi la céleste campagne.
Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane.
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri.
Sort de son nid de fleurs l'éclatant Colibri ;

Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur…
Il promène en des lieux voisins de la lumière
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums est d'abord délaissée ;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes.
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;
Sur la verte savane il descend les chercher ;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher

L’effarouchent bien moins que les forêts arides.

Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

C’est ainsi qu’Éloa, forte dès sa naissance,
De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d’autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes.
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L’Éther a ses degrés, d’une grandeur immense,
Jusqu’à l’ombre éternelle où le Chaos commence.
Sitôt qu’un Ange a fui l’azur illimité,
Coupole de saphirs qu’emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur ; là passent des nuages,
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages.
Comme une garde agile, et dont la profondeur
De l’air que Dieu respire éteint pour nous l’ardeur.
Mais après nos soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L’espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue ;

Et, lorsqu’un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs Esprits, enfants de la lumière,
De ces trois régions n'atteignent la dernière,
Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
Même les Chérubins, si forts et si fidèles.
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
Et qu'ils ne soient forcés, dans ce vol dangereux,
De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
Du rire des Démons l'inextinguible offense,
Leurs mots, leurs jeux railleurs, lent et cruel affront.
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.

Péril plus grand ! peut-être il lui faudrait entendre
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre :
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
Et même, en lui prêtant une oreille attendrie.
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la nuit, et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chants et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,
Des yeux dont la rougeur montre qu'ils ont pleuré.
Et des pieds noirs encor d'un feu pestiféré ?

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages.
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

C’était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la Vierge Éloa se reposait sans peur :
Elle ne se troubla qu’en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
Les globes s’arrêtaient pour l’entendre voler.
S’il arrivait aussi qu’en ses routes nouvelles
Elle touchât l’un d’eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s’y taisaient un moment,
Les rivaux s’embrassaient avec étonnement ;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine ;
Le captif souriant marchait seul et sans chaîne ;
Le criminel rentrait au temple de la loi ;
Le proscrit s’asseyait au palais de son Roi ;

L’inquiète Insomnie abandonnait sa proie ;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie ;
Et surpris d’un bonheur rare chez les mortels,
Les amants séparés s’unissaient aux autels.

Chant deuxième. Séduction.

Souvent parmi les monts qui dominent la terre
S’ouvre un puits naturel, profond et solitaire ;
L’eau qui tombe du ciel s’y garde, obscur miroir
Où, dans le jour, on voit les étoiles du soir.
Là, quand la villageoise a, sous la corde agile,
De l’urne, au fond des eaux, plongé la frêle argile,
Elle y demeure oisive, et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants.
Qui semble orner son front, dans l’onde souterraine,
D’un bandeau qu’envîraient les cheveux d’une Reine.
Telle, au fond du Chaos qu’observaient ses beaux yeux,
La Vierge, en se penchant, croyait voir d’autres Cieux.

Ses regards, éblouis par des Soleils sans nombre,
N’apercevaient d’abord qu’un abîme et que l’ombre,
Mais elle y vit bientôt des feux errants et bleus

Tels que des froids marais les éclairs onduleux ;
Ils fuyaient, revenaient, puis s'échappaient encore ;
Chaque étoile semblait poursuivre un météore ;
Et l'Ange, souriant au spectacle étranger,
Suivait des yeux leur vol circulaire et léger.
Bientôt il lui sembla qu'une pure harmonie
Sortait de chaque flamme à l'autre flamme unie :
Tel est le choc plaintif et le son vague et clair
Des cristaux suspendus au passage de l'air,
Pour que, dans son palais, la jeune Italienne
S'endorme en écoutant la harpe-Éolienne.
Ce bruit lointain devint un chant surnaturel,
Qui parut s'approcher de la fille du Ciel ;
Et ces feux réunis furent comme l'aurore
D'un jour inespéré qui semblait près d'éclore.

À sa lueur de rose un nuage embaumé
Montait en longs détours dans un air enflammé,
Puis lentement forma sa couche d'ambroisie,
Pareille à ces divans où dort la molle Asie.
Là, comme un Ange assis, jeune, triste et charmant.
Une forme céleste apparut vaguement.

Quelquefois un enfant de la Clyde écumeuse,
En bondissant parcourt sa montagne brumeuse.
Et chasse un daim léger que son cor étonna,
Des glaciers de l'Arven aux brouillards du Crona,
Franchit les rocs moussus, dans les gouffres s'élance,
Pour passer le torrent aux arbres se balance,
Tombe avec un pied sûr, et s'ouvre des chemins
Jusqu'à la neige encor vierge des pas humains.
Mais bientôt, s'égarant au milieu des nuages.
Il cherche les sentiers voilés par les orages ;
Là, sous un arc-en-ciel qui couronne les eaux,
S'il a vu, dans la nue et ses vagues réseaux.
Passer le plaid léger d'une Écossaise errante,
Et s'il entend sa voix dans les échos mourante.

Il s’arrête enchanté, car il croit que ses yeux
Viennent d’apercevoir la sœur de ses aïeux.
Qui va faire frémir, ombre encore amoureuse,
Sous ses doigts transparents la harpe vaporeuse ;

Il cherche alors comment Ossian la nomma,
Et, debout sur sa roche, appelle Evir-Coma.

Non moins belle apparut, mais non moins incertaine,
De l’Ange ténébreux la forme encor lointaine,
Et des enchantements non moins délicieux
De la Vierge céleste occupèrent les yeux.
Comme un cygne endormi, qui seul, loin de la rive.
Livre son aile blanche à l’onde fugitive,
Le jeune homme inconnu mollement s’appuyait
Sur ce lit de vapeurs qui sous ses bras fuyait.
Sa robe était de pourpre, et, flamboyante ou pâle,
Enchantait les regards des teintes de l’opale.

Ses cheveux étaient noirs, mais pressés d’un bandeau ;
C’était une couronne ou peut-être un fardeau :
L’or en était vivant comme ces feux mystiques
Qui, tournoyants, brûlaient sur les trépieds antiques.
Son aile était ployée, et sa faible couleur
De la brume des soirs imitait la pâleur.
Des diamants nombreux rayonnent avec grâce
Sur ses pieds délicats qu’un cercle d’or embrasse ;
Mollement entourés d’anneaux mystérieux.
Ses bras et tous ses doigts éblouissent les yeux.
Il agite sa main d’un sceptre d’or armée,
Comme un roi qui d’un mont voit passer son armée,
Et, craignant que ses vœux ne s’accomplissent pas,
D’un geste impatient accuse tous ses pas.
Son front est inquiet ; mais son regard s’abaisse,
Soit que sachant des yeux la force enchanteresse,
Il veuille ne montrer d’abord que par degrés
Leurs rayons caressants encor mal assurés,
Soit qu’il redoute aussi l’involontaire flamme

Qui dans un seul regard révèle l'âme à l'âme.
Tel que dans la forêt le doux vent du matin Commence ses soupirs par un bruit incertain
Qui réveille la terre et fait palpiter l'onde ;
Élevant lentement sa voix douce et profonde,
Et prenant un accent triste comme un adieu,
Voici les mots qu'il dit à la fille de Dieu :

» D'où viens-tu, bel Archange ? où vas-tu ? quelle voie » Suit ton aile d'argent qui dans l'air se déploie ?
» Vas-tu, te reposant au centre d'un Soleil,
» Guider l'ardent foyer de son cercle vermeil ;
» Ou, troublant les amants d'une crainte idéale,
» Leur montrer dans la nuit l'Aurore boréale ;
» Partager la rosée aux calices des fleurs,
» Mais s'il est vrai, prends garde au Dieu jaloux ton maître ;
» C'est pour avoir aimé, c'est pour avoir sauvé,
» Que je suis malheureux, que je suis réprouvé.
» Chaste beauté ! viens-tu me combattre ou m'absoudre ?
» Tu descends de ce Ciel qui m'envoya la foudre,
» Mais si douce à mes yeux, que je ne sais pourquoi
» Tu viens aussi d'en haut, bel Ange, contre moi. »

Ainsi l'Esprit parlait. À sa voix caressante,
Prestige préparé contre une âme innocente,
À ces douces lueurs, au magique appareil
De cet Ange si doux, à ses frères pareil,
L'habitante des Cieux, de son aile voilée.
Montait en reculant sur sa route étoilée,
Comme on voit la baigneuse au milieu des roseaux
Fuir un jeune nageur qu'elle a vu sous les eaux.
Mais en vain ses deux pieds s'éloignaient du nuage,
Autant que la colombe en deux jours de voyage
Peut s'éloigner d'Alep et de la blanche tour
D'où la sultane envoie une lettre d'amour :
Sous l'éclair d'un regard sa force fut brisée ;
Et, dès qu'il vit ployer son aile maîtrisée,
L'ennemi séducteur continua tout bas :

« Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
» Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,
» Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,
» Dans les liens des corps, attraits mystérieux,
» Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
» C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes ;

» La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges ;
» Je leur donne des nuits qui consolent des jours,
» Je suis le Roi secret des secrètes amours.
» J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,
» Comme le papillon sur ses ailes poudreuses
» Porte aux gazons émus des peuplades de fleurs,
» Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.
» J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
» Nous avons, malgré lui, partagé la Nature :
» Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
» Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil ;
» Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
» La volupté des soirs et les biens du mystère.

» Es-tu venue, avec quelques Anges des cieux,
» Admirer de mes nuits le cours délicieux ?

» As-tu vu leurs trésors ? Sais-tu quelles merveilles
» Des Anges ténébreux accompagnent les veilles ?

» Sitôt que, balancé sous le pâle horizon,
» Le soleil rougissant a quitté le gazon,
» Innombrables Esprits, nous volons dans les ombres
» En secouant dans l'air nos chevelures sombres :
» L'odorante rosée alors jusqu'au matin
» Pleut sur les orangers, les lilas et le thym.
» La Nature attentive aux lois de mon empire
» M'accueille avec amour, m'écoute et me respire ;
» Je redeviens son âme, et pour mes doux projets,
» Du fond des éléments j'évoque mes sujets.
» Convive accoutumé de ma nocturne fête,
» Chacun d'eux en chantant à s'y rendre s'apprête.
» Vers le ciel étoile, dans l'orgueil de son vol,
» S'élance, le premier, l'éloquent rossignol ;
» Sa voix sonore, à l'onde, à la terre, à la nue,
» De mon heure chérie annonce la venue ;
» Il vante mon approche aux pâles alisiers,
» Il la redit encore aux humides rosiers ;
» Héraut harmonieux, partout il me proclame ;
» Tous les oiseaux de l'ombre ouvrent leurs yeux de flamme.
» Le vermisseau reluit ; son front de diamant
» Répète auprès des fleurs les feux du firmament,
» Et lutte de clartés avec le météore
» Qui rôde sur les eaux comme une pâle aurore.
» L'étoile des marais, que détache ma main,
» Tombe et trace dans l'air un lumineux chemin.

» Dédaignant le remords et sa triste chimère,
» Si la Vierge a quitté la couche de sa mère,
» Ces flambeaux naturels s'allument sous ses pas,
» Et leur feu clair la guide et ne la trahit pas.
» Si sa lèvre s'altère et vient près du rivage

» Chercher comme une coupe un profond coquillage,
» L'eau soupire et bouillonne, et devant ses pieds nus
» Jette aux bords sablonneux la Conque de Vénus.
» Des Esprits lui font voir de merveilleuses choses,
» Sous des bosquets remplis de la senteur des roses ;
» Elle aperçoit sur l'herbe, où leur main la conduit,
» Ces fleurs dont la beauté ne s'ouvre que la nuit,
» Pour qui l'aube du jour aussi sera cruelle,
» Et dont le sein modeste a des amours comme elle.
» Le silence la suit ; tout dort profondément.
» L'ombre écoute un mystère avec recueillement ;
» Les vents, des prés voisins, apportent l'ambroisie
» Sur la couche des bois que l'amant a choisie.
» Bientôt deux jeunes voix murmurent des propos
» Qui des bocages sourds animent le repos.
» Au fond de l'orme épais dont l'abri les accueille,
» L'oiseau réveillé chante et bruït sous la feuille.
» L'hymne de volupté fait tressaillir les airs,
» Les arbres ont leurs chants, les buissons leurs concerts,
» Et, sur les bords d'une eau qui gémit et s'écoule,
» La colombe de nuit languissamment roucoule.

» La voilà sous tes yeux l'œuvre du Malfaiteur ;
» Ce méchant qu'on accuse est un Consolateur
» Qui pleure sur l'esclave et le dérobe au maître,
» Le sauve par l'amour des chagrins de son être,
» Et, dans le mal commun lui-même enseveli,
» Lui donne un peu de charme et quelquefois l'oubli. »
Trois fois, durant ces mots, de l'Archange naissante,
La rougeur colora la joue adolescente,
Et, luttant par trois fois contre un regard impur,
Une paupière d'or voila ses yeux d'azur.

Chant troisième. Chute.

D’où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère,
Qu’au temps de son enfance a vu naître la terre,
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,
Rose du Paradis ! Pudeur, d’où venez-vous ?
Vous pouvez seule encor remplacer l’innocence,
Mais l’arbre défendu vous a donné naissance ;
Au charme des vertus votre charme est égal.
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal ;
D’un chaste vêtement votre sein se décore,
Ève avant le serpent n’en avait pas encore ;
Et si le voile pur orne votre maintien.
C’est un voile toujours, et le crime a le sien ;
Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière.
Mais l’enfant ne craint rien, et cherche la lumière.

Sous ce pouvoir nouveau, la Vierge fléchissait,
Elle tombait déjà, car elle rougissait ;
Déjà presque soumise au joug de l’Esprit sombre,
Elle descend, remonte, et redescend dans l’ombre.
Telle on voit la perdrix voltiger et planer
Sur des épis brisés qu’elle voudrait glaner.
Car tout son nid l’attend ; si son vol se hasarde,
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde…
Et c’est le chien d’arrêt qui, sombre surveillant,
La suit, la suit toujours d’un œil fixe et brillant.

Ô des instants d'amour ineffable délire !
Le cœur répond au cœur comme l'air à la lyre.
Ainsi qu'un jeune amant, interprète adoré,
Explique le désir par lui-même inspiré,
Et contre la pudeur aidant sa bien-aimée,
Entraînant dans ses bras sa faiblesse charmée,
Tout enivré d'espoir, plus qu'à demi vainqueur.
Prononce les serments qu'elle fait dans son cœur,
Le prince des Esprits, d'une voix oppressée,
De la Vierge timide expliquait la pensée.
Éloa, sans parler, disait : Je suis à toi ;
Et l'Ange ténébreux dit tout haut : Sois à moi !

« Sois à moi, sois ma sœur ; je t'appartiens moi-même ;
» Je t'ai bien méritée, et dès longtemps je t'aime,
» Car je t'ai vue un jour. Parmi les fils de l'air
» Je me mêlais, voilé comme un soleil d'hiver.
» Je revis une fois l'ineffable contrée,
» Des peuples lumineux la patrie azurée,
» Et n'eus pas un regret d'avoir quitté ces lieux
» Où la crainte toujours siège parmi les Dieux.
» Toi seule m'apparus comme une jeune étoile
» Qui de la vaste nuit perce à l'écart le voile ;
» Toi seule me parus ce qu'on cherche toujours,
» Ce que l'homme poursuit dans l'ombre de ses jours,
» Le Dieu qui du bonheur connaît seul le mystère,
» Et la Reine qu'attend mon trône solitaire.
» Enfin, par ta présence, habile à me charmer,
» Il me fut révélé que je pouvais aimer.

« Soit que tes yeux, voilés d'une ombre de tristesse,
» Aient entendu les miens qui les cherchaient sans cesse,
» Soit que ton origine, aussi douce que toi,
» T'ait fait une patrie un peu plus près de moi.

» Je ne sais, mais depuis l'heure qui te vit naître,
» Dans tout être créé j'ai cru te reconnaître ;
» J'ai trois fois en pleurant passé dans l'Univers,

» Je te cherchais partout, dans un souffle des airs.
» Dans un rayon tombé du disque de la lune,
» Dans l'étoile qui fuit le ciel qui l'importune,
» Dans l'arc-en-ciel, passage aux Anges familier.
» Ou sur le lit moelleux des neiges du glacier ;
» Des parfums de ton vol je respirais la trace ;
» En vain j'interrogeai les globes de l'espace.
» Du char des astres purs j'obscurcis les essieux,
» Je voilai leurs rayons pour attirer tes yeux,
» J'osai même, enhardi par mon nouveau délire,
» Toucher les fibres d'or de la céleste lyre.
» Mais tu n'entendis rien, mais tu ne me vis pas.
» Je revins à la Terre, et je glissai mes pas
» Sous les abris de l'homme où tu reçus naissance.
» Je croyais t'y trouver protégeant l'innocence,
» Au berceau balancé d'un enfant endormi.
» Rafraîchissant sa lèvre avec un souffle ami ;
» Ou bien comme un rideau développant ton aile,
» Et gardant contre moi, timide sentinelle,
» Le sommeil de la Vierge aux côtés de sa sœur,
» Qui, rêvant, sur son sein la presse avec douceur.
» Mais seul je retournai sous ma belle demeure,
» J'y pleurai comme ici, j'y gémis, jusqu'à l'heure
» Où le son de ton vol m'émut, me fit trembler,
» Comme un prêtre qui sent que son Dieu va parler. »

Il disait ; et bientôt comme une jeune Reine,
Qui rougit de plaisir au nom de souveraine.
Et fait à ses sujets un geste gracieux,
Ou donne à leurs transports un regard de ses yeux,
Éloa, soulevant le voile de sa tête,
Avec un doux sourire à lui parler s'apprête,
Descend plus près de lui, se penche, et mollement
Contemple avec orgueil son immortel amant.
Son beau sein, comme un flot qui sur la rive expire,
Pour la première fois se soulève et soupire ;
Son bras, comme un lis blanc sur le lac suspendu,

S’approche sans effroi lentement étendu ;
Sa bouche parfumée en s’ouvrant semble éclore,
Comme la jeune rose aux faveurs de l’aurore,
Quand le matin lui verse une fraîche liqueur,
Et qu’un rayon du jour entre jusqu’à son cœur.
Elle parle, et sa voix dans un beau son rassemble
Ce que les plus doux bruits auraient de grâce ensemble ;
Et la lyre accordée aux flûtes dans les bois.
Et l’oiseau qui se plaint pour la première fois,
Et la mer quand ses flots apportent sur la grève
Les chants du soir aux pieds du voyageur qui rêve,
Et le vent qui se joue aux cloches des hameaux,
Ou fait gémir les joncs de la fuite des eaux :

« Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute ;
» Car, sitôt que des Cieux une âme prend la route,
» Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté
» Lui donner en entrant l’éternelle beauté.
» Mais pourquoi vos discours m’inspirent-ils la crainte ?
» Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte ?

» Comment avez-vous pu descendre du saint lieu ?
» Et comment m’aimez-vous, si vous n’aimez pas Dieu ? »

Le trouble des regards, grâce de la décence,
Accompagnait ces mots, forts comme l’innocence ;
Ils tombaient de sa bouche, aussi doux, aussi purs,
Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs ;
Et comme, tout nourris de l’essence première.
Les Anges ont au cœur des sources de lumière.
Tandis qu’elle parlait, ses ailes à l’entour.
Et son sein et ses bras répandirent le jour :
Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.
L’Archange s’en effraie, et sous ses cheveux sombres
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis ;
Il pense qu’à la fin des Temps évanouis,
Il lui faudra de même envisager son maître,
Et qu’un regard de Dieu le brisera peut-être ;

Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert
Après avoir tenté Jésus dans le désert.
Il tremble ; sur son cœur où l'enfer recommence,
Comme un sombre manteau jette son aile immense,
Et veut fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ;
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend ;
Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;

Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment :
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;
Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

Tel retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
« — Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !
» De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées !
» Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ?
» Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
» Simplicité du cœur ! à qui j'ai dit adieu,
» Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore ;
» Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ?
» Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !

» Loin de ce que j’étais, quoi ! j’ai fait tant de pas !
» Et de moi-même à moi si grande est la distance,
» Que je ne comprends plus ce que dit l’innocence ;
» Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
» Ne peut plus remonter jusqu’à tant de vertu.

» Qu’êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes ?
» Quand j’allais, le premier de ces Anges modestes,
» Prier à deux genoux devant l’antique loi,
» Et ne pensais jamais au delà de la foi ?
» L’éternité pour moi s’ouvrait comme une fête ;
» Et, des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,

Le Tentateur lui-même était presque charmé,
Il avait oublié son art et sa victime.
Et son cœur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
« Si je vous connaissais, ô larmes des humains ! »

Ah ! si dans ce moment la Vierge eût pu l’entendre.
Si la céleste main qu’elle eût osé lui tendre
L’eût saisi repentant, docile à remonter…
Qui sait ? le mal peut-être eût cessé d’exister.
Mais, sitôt qu’elle vit sur sa tête pensive
De l’Enfer décelé la douleur convulsive.
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux,
Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entr’ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées ;

Ainsi qu’un jeune enfant, s’attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux,
Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière.
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais.
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
Ce noir esprit du mal qu’irrite l’innocence.
Il rougit d’avoir pu douter de sa puissance.

Il rétablit la paix sur son front radieux,
Rallume tout à coup l'audace de ses yeux.
Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du Ciel qu'il destine à son temple ;
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain.
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace.
Des coups qu'il va porter il médite la place.
Et, pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein.
Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange ;
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change,
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La Vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes,
Et s'arrête ; un soupir augmente ses alarmes.
Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé ;
Ses cheveux dénoués sont épars ; rien n'arrête
Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
Éloa vient et pleure ; ils se parlent ainsi :

« Que vous ai-je donc fait ? Qu'avez-vous ? me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître !
— J'aimerais mieux rester ; mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule es le Dieu qui peut sauver un Ange.
— Que puis-je faire ? hélas ! dites, faut-il rester ?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
— Mais quel don voulez-vous ? — Le plus beau, c'est nous-mêmes
Viens. — M'exiler du Ciel ? — Qu'importe, si tu m'aimes ?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal.
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
À présenter son sein pour y cacher des larmes.

Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai ;
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs
Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs.
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les Cieux ? »

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges.
On entendit ces mots que répétaient des Anges :
« Gloire dans l'Univers, dans les Temps, à celui
» Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. »
Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles,
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes.

Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne ?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu !

Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu !
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.
— Seras-tu plus heureux, du moins, es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan.

Écrit en 1823, dans les Vosges.